

de la France, Lestocq entend du bruit : ce sont les soldats de Nowogorood qui s'introduisent dans le palais ; il n'y a pas un moment à perdre, il y a une dernière détermination à prendre ; un chœur mystérieux et conspirateur commence ; ce chœur est d'un effet puissant, non que le motif en soit heureux, mais il est convenablement placé, l'exécution en est bonne, le crescendo de l'orchestre et des voix y est merveilleux.

La pièce se termine par des coups de fusils et par un chœur triomphal ; à propos de cela, je voudrais bien que les porte-drapeaux ne les agitaient pas sur la tête d'Elisabeth d'une manière si ridicule.

Madame Vadé-Bibre est aussi bien en reine qu'elle est mal en bergère, et je vous dirai tout bas qu'elle est très-mal en bergère. C'est entre elle et madame Vallière un déplaisant contraste de petitesse et de grandeur.

Si malgré nos prévisions, Lestocq ne fait pas de brillantes recettes, la faute doit être rejetée, non point sur nos artistes, qui tous ont rivalisé de zèle, mais bien sur Auber. La musique de cet ouvrage est manquée ; elle devait avoir deux caractères opposés : l'un de légèreté et de coquetterie, c'était la part d'Elisabeth ; l'autre largement indiqué, tracé avec vigueur, appartenait à l'adroite et intrigant médecin. Il y a bien çà et là quelques marches de basse qui ont une tendance à reproduire quelque chose de cela, mais ce n'est pas assez ; Auber manquait de sujets, il a écrit pour les acteurs, et non pour le poème ; aussi, les morceaux d'ensemble fourmillent dans sa partition, tandis qu'on y cherche vainement un morceau capital : tout cela explique peut-être la froideur du public.

Cependant, à tout prendre, la musique est jolie, le drame attachant : que faut-il de plus pour un succès ?.....

A. MANQUET.